

Franck Petruzzelli

L'Ombrianello



Les Editions La Gauloise

Franck PETRUZZELLI

L'OMBRIANELLO

Roman

Les Éditions La Gauloise
Série La Gauloise Noire

*« Rien ne pourra m'ôter de l'esprit que ce monde est le fruit
d'un dieu ténébreux dont je prolonge l'ombre. »*

(Umberto Eco, le Pendule de Foucault)

Les événements, ainsi que les personnages, décrits dans ce roman sont fictifs, bien que selon moi, ils aient été réels. Entre 2003 et 2004, j'ai côtoyé tous les gens qui vont apparaître dans ce récit. Il m'aura fallu plus de quinze ans pour enfin me décider à raconter ce dont j'ai été témoin quand j'habitais en Italie. C'est avant tout une histoire de brouillard, et bien sûr certains pourront dire qu'à travers lui, j'ai vu ce que je voulais voir. Le temps n'a pourtant pas encore suffisamment éloigné cette histoire de mon esprit pour que je puisse enfin me convaincre d'avoir été abusé par mes sens. En d'autres termes, ce qui est vrai peut paraître fictif, et ce qui est présenté comme fictif peut avoir été vrai. À vous de décider.

La veille de mon départ, cette année-là, j'ai pris une femme dans mes bras. Je savais que ce serait la seule et unique fois où je pourrais la tenir serrée contre moi. Et pourtant, je ne me suis pas collé totalement à elle. J'ai maintenu entre nos deux corps une infime distance de sécurité. Nous étions à ce moment-là seuls, tous les deux, dans une petite pièce sans fenêtre. Je me suis approché d'elle avec douceur, et j'ai passé mon bras droit autour de ses épaules, rapprochant délicatement son visage de ma poitrine. Elle s'y est abandonnée, et je n'ai plus vu que ses

cheveux noirs et épais sous mon nez. Je ne me souviens pas qu'elle m'ait aussi enlacé. Peut-être l'a-t-elle fait. Ça n'a duré que quelques secondes, avant qu'elle ne se détache de mon étreinte. Elle s'est retirée, un léger sourire sur ses lèvres, le visage empourpré. Ses yeux brillaient, immenses, et mon cœur battait à tout rompre. Je venais de faire quelque chose d'inattendu, une chose à laquelle je ne pouvais résister, qui défiait toutes nos discussions et nos décisions. Ce ne serait jamais possible entre nous, nous le savions. Je tremblais à l'idée de l'embrasser, de simplement poser mes lèvres sur les siennes, mais elle s'est détournée, a émis un rire léger, et m'a dit, « c'était bien, tu es confortable, mais je ne sais pas si on pourra recommencer... ».

Elle tentait l'humour pour désamorcer notre désir. C'était bien joué. Je m'étais aussi forcé à sourire en imitant sa légèreté.

Le lendemain, je quittais la France. Avec deux valises dans le coffre de ma voiture. Je ne comptais pas revenir, et pourtant, je suis revenu un an plus tard. Toutefois, elle, je ne l'ai jamais revue.

Luca

L'épouse avait pris rendez-vous deux semaines auparavant. L'assistante du thérapeute avait noté sa voix sèche et autoritaire, mais non dénuée d'élégance. Elle s'exprimait en langage soutenu, avec une pointe de snobisme. Il était difficile de dire si elle était issue de ce qu'on appelle une bonne famille ou bien si elle prétendait en être. À sa demande, elle leur avait réservé toute la matinée, ce qui était plutôt rare. Pourtant, le matin même, à neuf heures, ils étaient en retard. Le thérapeute avait allumé des bâtonnets d'encens pour pacifier l'atmosphère et mis de la musique douce, une compilation d'impromptus au piano de Schubert et des sonates de Liszt. Rien de dangereux. Il avait disposé des statues de Bouddha et des reproductions photographiques de paysages asiatiques à tendance zen autour des trois sofas destinés à les recevoir. Sur la table basse, il avait mis en place trois petites piles de papier blanc et trois stylos à bille à la rondeur prononcée. Il fallait éviter les objets pointus ou effilés. Comme ils tardaient à arriver et que la journée s'annonçait radieuse, déjà fort chaude pour un mois de mars, le thérapeute avait décidé d'ouvrir les fenêtres. C'est ainsi qu'il les entendit avant de les rencontrer. Le mari avait garé sa Porsche

dans le parking en faisant crisser le gravier. Ils avaient claqué les portières avec agacement. Il avait parlé en premier, mais comme on poursuit une conversation entamée longtemps auparavant et dans l'objectif d'y mettre un point final à son propre avantage.

« Putain d'embouteillages, je me demande vraiment à quoi ça sert d'avoir une voie rapide ! Il fallait vraiment qu'on vienne jusqu'à Milan ? Il n'y avait pas de spécialiste des couples en péril à Crema ? Et puis c'est quoi cette histoire ? Pourquoi tu t'acharnes ? Tu sais qu'il va s'en rendre compte, lui, car c'est un professionnel ! Il ne fera pas comme tes copines, à te passer la pommade et à te dire que oui oui tu as raison ma belle... Tu sais, il est encore temps de faire demi-tour, allez ! Tu ne veux pas qu'il te regarde avec des gros yeux comme ça quand tu vas commencer à te plaindre de moi ? Franchement tu crois que ça va servir à quelque chose ? Et puis c'est quoi cette odeur ? Regarde par les fenêtres, on voit de la fumée ! Encore un illuminé ! J'espère qu'il ne va pas nous obliger à méditer en écoutant de la musique New Age ou nous faire fumer un calumet de la paix... Quoique... Non je plaisante, ne me regarde pas comme ça, c'est bon, ça va, je sais me tenir ! En tout cas j'espère qu'on ne va pas perdre notre temps, vu ce que ça me coûte ! ».

« Pense à ta fille, Luca, ne pense qu'à elle, car au point où nous en sommes, tout ce que nous pouvons encore faire, nous le faisons pour elle. ». L'assistante avait reconnu la voix dépourvue de chaleur de la femme. Sans être menaçante, elle semblait l'avertir que malgré ses grands airs, son époux se trouvait en réalité sur une mince couche de glace qui commençait à se lézarder. Et on pouvait en entendre le craquement dans le ton qu'elle employait.

Elle eut un choc en leur ouvrant la porte. Elle réussit cependant à conserver son sang-froid en les accompagnant depuis l'accueil jusqu'au salon de réception et en les priant de s'installer dans les sofas. Le thérapeute ne manifesta aucune surprise, car il était habitué aux disparités amoureuses. Rarement pourtant il n'avait reçu de couple plus mal assorti. Valeria, la femme, était grande, sportive, et s'entretenait manifestement avec assiduité. Elle paraissait dans la trentaine. À vrai dire, c'était une blonde splendide, aux yeux bleus, au nez relevé, mais qui dégageait quelque chose de glacial, d'inaccessible. En outre, elle portait un tailleur haute couture vert pâle, un petit sac à main Gucci et des talons aiguilles qui claquaient sur le parquet avec solennité. Une paire de lunettes de soleil Prada était relevée dans ses cheveux coupés court. Au contraire, Luca, son époux, devait avoir au moins quarante-cinq ans, et en faisait dix de plus. Gras, avachi, le cheveu en bataille et grisonnant, mal rasé, il était vêtu d'un bermuda et d'un polo froissé de la veille. Il s'assit le premier en soufflant, étendant ses grosses jambes pâles et sans aucun égard pour sa femme. L'assistante proposa des boissons chaudes avant de commencer. Valeria lui demanda un thé vert sans sucre si c'était possible et Luca un double café noir avec de la crème.

Le thérapeute leur avait déclaré qu'ils pouvaient s'exprimer librement dans la mesure où ils entendaient respecter les règles de courtoisie communément admises en société. Il leur avait rappelé que l'écoute consistait avant tout à respecter le point de vue de l'autre. Enfin, il les avait informés qu'il n'était pas l'arbitre providentiel de leur différend, mais qu'il était là pour les

aider à s'écouter et à trouver des solutions. Bien entendu, rien de ce qui serait décidé ce matin-là n'aurait de réelle valeur d'un point de vue légal, mais cela ne signifiait pas pour autant que ce qui serait éventuellement décidé en serait totalement dépourvu. Bien souvent, avait-il rappelé, ce qui est librement consenti a plus de poids que ce qui est juridiquement imposé. Ensuite, il leur avait laissé la parole. Luca, le mari, s'était engouffré dans le silence qui s'était à peine installé. Il dit, prenant le thérapeute à témoin, « vas-y toi la première, puisque c'est toi qui as décidé de venir ! Vas-y, raconte-lui un peu, il t'écoute ! ».

Il avait fallu le rappeler au calme. Il fit la moue et se mit alors à boudier. Bras croisés sur son imposante bedaine, il fixa un paysage de pins couronnant une montagne brumeuse au petit matin accroché au mur. Elle ne l'avait même pas regardé, faisant preuve d'un sang-froid extraordinaire ou d'une indifférence glaciale. Buvant son thé à petites gorgées, elle laissa passer plusieurs anges. Enfin, elle posa sa tasse avec délicatesse et, lissant la jupe de son tailleur, regarda le thérapeute droit dans les yeux et commença avec un sourire étudié à raconter leur vie de couple. Elle l'avait rencontré alors qu'elle n'avait pas encore vingt ans. Lui en avait déjà trente et revenait des États-Unis où il avait longuement étudié. Il n'eut apparemment aucune difficulté à la séduire. Elle venait d'un village perdu quand lui connaissait Milan comme sa poche. Grâce à l'argent de sa famille, Luca avait investi dans plusieurs magasins et Valeria l'aidait à gérer ses affaires. Elle adorait cette vie et éprouvait une farouche volonté de réussir, alors que Luca manquait d'enthousiasme. Il préférait les restaurants, les soirées, les week-ends sur la côte, aux longues journées de travail. En outre, il manquait de fermeté avec le

personnel et considérait tout le monde comme des amis. Du coup ses employés n'hésitaient pas à profiter de ses largesses.

« Je devais tout le temps remettre nos salariés et mon mari à leurs places respectives », ajouta-t-elle pour s'assurer que le thérapeute avait bien compris qui portait la culotte. Luca, le visage cramoisi, poussa un grognement désapprobateur mais respecta le regard ferme que lui lançait le médiateur. Il roula des yeux mais demeura silencieux. Son épouse continua donc après leur avoir jeté un regard dépourvu d'émotion.

« Ensuite mon beau-père est décédé et Luca a hérité du golf. Nous avons donc déménagé. C'est à cette époque que je suis tombée enceinte d'Irina... ».

Le thérapeute l'interrompit alors pour lui demander des renseignements qu'il consigna dans son carnet de notes. Une enfant, dix ans. Aimée par ses deux parents. Aucun des deux ne pourrait vivre sans elle. Et aucun des deux ne souhaitait voir leur fille unique souffrir d'un éventuel divorce. Pour la première fois, ils tombèrent spontanément d'accord et échangèrent même un regard complice. Un bref regard complice.

« Tu ne te rends pas compte de la pression que j'ai subie à ce moment-là, d'autant que tu n'étais plus là pour m'aider, comme à Milan pour les magasins », enchaîna alors Luca. « Je me suis retrouvé tout seul avec le golf, le restaurant, l'hôtel, les politiques, les banquiers... Je n'avais jamais imaginé que mon père mourrait et me laisserait toute cette merde... Et je ne pouvais pas détruire ce qu'il avait construit, ce n'était pas envisageable. Tout le monde attendait mon premier faux pas. Tous, ils attendaient le moment où je me casserais la gueule... ».

« Tu nous avais à la maison, et tu as décidé de ne plus rentrer. Tu as décidé de rester là-bas, de vider le bar, de faire

venir des putes, et que sais-je encore ! » rétorqua Valeria car il voulait manifestement, par son intervention, en appeler à sa compassion.

« Mais tu imagines mon stress ? », s'écria-t-il.

« Tu me dégoûtes », dit-elle froidement, « tu ne t'es pas contenté de détruire le bonheur de ta famille, il t'a aussi fallu l'avilir... ».

« Dit la nana qui n'avait pas de quoi s'acheter une paire de talons avant de me rencontrer... », ajouta Luca en regardant le thérapeute. « Je me demande ce qui t'a plu le plus chez moi, mon argent ou mon argent ? ». Il lui adressa un sourire cynique qu'elle ignore avec dignité. « Dès que ça a commencé à aller mal, elle a disparu, et maintenant elle protège ses arrières, son petit cul... Après tout, il est encore assez bien pour être remis sur le marché, vous en pensez quoi vous qui êtes aussi un homme ? ».

Le thérapeute ne s'était pas attendu à être pris ainsi à partie, mais avant qu'il ne puisse leur demander de se calmer, Valeria cracha sur son mari. Ce dernier hurla en prenant le médiateur à témoin de la violence qu'il subissait.

« Espèce de connard, tu n'as vraiment pas de face ! » lui dit-elle en se levant.

Finalement, le thérapeute se retrouva dans l'obligation d'annuler l'entretien. Aucune des deux parties ne parvint à retrouver son calme. Il les isola afin de rédiger un rapport dont il remit un exemplaire à chacun, les encourageant à faire le point et à prendre un nouveau rendez-vous quand ils seraient prêts. Il ne les revit jamais.

Francesco

Sur un coup de tête, Francesco tourna à gauche et prit la rue de l'Église en ralentissant. Il aurait pourtant dû continuer sur sa droite, sur Via Pandino, pour rejoindre le golf où l'attendait Don Carlo. Il baissa la vitre et jeta son mégot dans la rue avant de garer sa Fiat Marea bleue devant l'église de l'Ombriano. L'ombre chaude du clocher s'étalait sur le parvis, parfaitement découpée par la lame du soleil. Il n'y avait personne dehors en ce début d'après-midi étouffant. Francesco sentit la sueur gluante déborder des niches formées par ses aisselles. Il grimaça. Il sortit de la voiture en maugréant, les yeux levés sur la façade jaune. Les services municipaux avaient efficacement retiré les graffitis découverts le mois dernier. Heureusement, se dit Francesco. Il n'aurait plus manqué que ça ! Il prit le paquet de cigarettes dans la poche de son jean et en alluma une. Il verrouilla la voiture par précaution, à cause du Beretta dans la boîte à gants. Il se déplaça jusque sous les deux ormes plantés du côté sud du parvis. Leur feuillage sauvage, mais encore vert, formait un auvent efficace à l'implacable faisceau brûlant du soleil. Francesco se mit à produire des ronds de fumée à un rythme de plus en plus rapide en observant les alentours. Pas un chat, justement. Le canal

charriait une eau croupie et puante. Le niveau en était particulièrement bas. On voyait sur les parois de briques la ligne boueuse du niveau habituel, située au moins un mètre au-dessus du niveau actuel. C'était sale comme de la merde, et ça sentait pareil, se dit Francesco. Il détestait l'été.

Pendant toute son enfance ainsi que son adolescence, l'été avait toujours été la période la plus noire de l'année. Déjà il y avait la chaleur, écrasante, et les moustiques, innombrables et assoiffés de sang. Ensuite, il y avait les vacances scolaires. Son père commençait à se réjouir dès le début du mois de juin. À partir de la fête de la République, Francesco le surprenait souvent en train de le regarder et de se frotter les mains, comme s'il mesurait sa capacité à travailler et calculait l'argent que son travail allait lui rapporter. Les touristes arrivaient à peine et les plages étaient encore clairsemées. L'eau était fraîche mais les nordistes se baignaient quand même en s'éclaboussant et en riant fort. Le soleil faisait tout juste frir le ciel, dont les miroirs bleus crépitaient. Dès qu'il aurait vidé et remisé son cartable vide dans l'armoire de sa chambre, Francesco irait travailler gratuitement au restaurant de plage de son père. « Il faut bien payer pour ton école », lui répondait-il quand son fils lui demandait un salaire, même symbolique. « Et qui donc te nourrit ? » renchérisait sa mère. Ainsi, depuis l'aube jusqu'au soir, sept jours sur sept, il servait des cafés, des jus d'orange, des sodas, des bières, se faufilant entre les transats et les corps huileux écarlates, attentif aux commandes et aux billets de cent lires fourrés dans la poche de son bermuda blanc. Sec et la peau si recuite qu'elle évoquait l'Afrique de l'autre côté de la mer, il travaillait donc pendant trois mois pour obtenir la permission familiale de fréquenter les bancs

de l'école une année de plus. Cette permission, il dut attendre ses dix-huit ans pour ne plus avoir besoin de la demander. Enfin lauréat et majeur, il n'avait plus besoin de permission pour fourrer ses vêtements dans une valise et prendre un bus pour Taranto. De là, un train l'emmena à l'Université de Rome, la capitale, pour y étudier le Droit. Aldo Moro venait d'être assassiné et Francesco voulait comprendre les assassinats politiques, les voitures piégées, les bombes dans les banques, les brigades rouges et les brassards noirs. Dans son village du bord de mer, il lui semblait avoir été privé de l'histoire de son pays jusqu'alors, autant qu'il se sentait avoir été bridé, comme si on l'avait retenu prisonnier. Ses parents l'avaient empêché de faire partie du monde et de son histoire. Les années soixante-dix étaient passées à l'ombre des parasols et dans le reflet de la limonade. Il ne voulait pas rater les années quatre-vingt, dont la violence l'avait brutalement tiré d'un long cauchemar mou, un de ces cauchemars qui figent dans la sueur un après-midi d'été en Calabre. Aux années de plomb allaient succéder les luttes sanglantes contre la Mafia. Il aurait voulu être magistrat, c'était l'époque du général dalla Chiesa et du juge Falcone, mais il avait fini flic au bout de longues années de douloureuses études. Ce qui était déjà pas mal pour un gars originaire de Trebisacce, trou du cul balnéaire du Golfe de Taranto. Pour obtenir sa maîtrise et passer les concours du ministère de l'Intérieur, il lui avait fallu continuer à travailler comme serveur, barman, à la plonge, les week-ends, les soirées, les étés. Enfin, il était entré dans la police d'État.

Il s'était fait muter dans le nord pour Chiara. Et chaque été, voilà qu'il fallait retourner dans le sud. Cette fois, Francesco était allongé sur un transat, il buvait des cafés et mangeait des glaces,

appelait le gamin qui lui rappelait son enfance et lui donnait toujours un bon pourboire, en baissant les yeux pour ne pas croiser le regard dur du reflet de son passé. Il tenait la main grasse de crème solaire de Chiara, il râlait puis l'embrassait, et ils se regardaient à travers les ténèbres miroitantes de leurs lunettes de soleil. Il avait hâte de rentrer chez lui, le chez lui qu'il s'était construit en Lombardie, le plus au nord possible de ces plages bondées pendant trois mois de l'année et désertes le reste du temps. Une dizaine d'étés passèrent ainsi, jusqu'à ce que Chiara disparaisse.

Depuis, il s'arrangeait toujours pour bosser en été. Il prenait ses vacances en janvier, quand il les prenait. De toute façon, il ne faisait rien d'autre que boire pour chasser ces souvenirs quand il était en congé. Pour sa santé mentale et physique, il valait encore mieux aller au bureau.

Sur la façade décrépite d'un immeuble de l'autre côté, il distingua des inscriptions à la peinture rouge. Finalement, les services municipaux n'avaient pas été si efficaces que ça. Ils avaient surtout insisté sur les murs de l'église, en négligeant les habitations voisines. Pour lui, qui savait quoi chercher, les étoiles à cinq branches étaient encore parfaitement visibles. Et des coulures comme du sang séché. Quelques mots. *Prions le Diable de nous sauver*. Des conneries du même genre. Le mois dernier, Francesco avait consacré beaucoup de son énergie à convaincre Don Carlo que c'était l'œuvre d'adolescents qui avaient dû forcer sur le joint et la bière, qui se vengeaient de n'avoir pu partir en vacances à la mer, qui n'en pouvaient plus de la chaleur étouffante de la plaine. Il fallait juste passer dessus un bon coup de chiffon et jeter l'éponge. On n'allait quand même pas traquer

des gosses et les mettre en prison pour une bêtise comme ça. Don Carlo avait cependant été difficile à manœuvrer, il soutenait en postillonnant qu'il ne fallait pas prendre à la légère les œuvres démoniaques. Francesco avait pourtant d'autres chats à fouetter. Des chats putain ! Il s'agissait bien de chats maintenant... Il aurait pu rire si l'affaire n'était pas devenue aussi sérieuse pour le vieux prêtre. Il aurait voulu rire. Il écrasa la cigarette sous son talon, tenta de cracher le goût amer qui montait dans sa gorge mais sa bouche était bien trop sèche.

Francesco lissa les plis de son pantalon gris anthracite et tenta de défroisser sa chemise bleue à manches courtes. Il s'aperçut dans les baies vitrées du restaurant et, malgré la mauvaise qualité de ce miroir improvisé, nota les cercles humides de sueur sur son abdomen et sous ses bras. Il supposa qu'une tache semblable devait orner son dos. Il fit une grimace et se passa les doigts dans les poils courts, poivre et sel, qui hérissaient ses joues. Puis il se décida à entrer. À l'intérieur, c'était calme. Il était encore tôt et, soit les golfeurs faisaient la sieste après leur parcours de la matinée, soit ils cuisaient sur le green.

Le restaurant était une longue bâtisse, un ancien corps de ferme, dont les flancs ouvraient sur de larges baies vitrées découpées à mi-hauteur du mur blanc. L'entrée donnait sur un bar en bois surmonté d'un vaste miroir comme dans un saloon de western-spaghetti. Il y avait des bouteilles partout. La serveuse se cachait derrière l'énorme machine à café. À gauche, la porte des cuisines était calée en position ouverte pour faire courant d'air. Les cuisines paraissaient vides. Un relent de friture s'en

échappait encore. Elle leva un œil et reconnut l'inspecteur Salerno. Elle se releva d'un bond et lui adressa un grand sourire. La quarantaine, bel homme et célibataire. Tout pour plaire. Le policier l'ignora cependant, en esquissant un sourire timide qui vira au rictus. Il baissa les yeux et tourna à droite. Le rideau qui séparait le bar du restaurant n'était pas tiré. Il s'engouffra en contournant la cabine qui abritait le téléphone public et les toilettes et sentit une brise fraîche sur son visage.

Il savait que Don Carlo l'attendrait dans la partie restaurant. La salle était plus vaste, plus confortable et aussi plus intime. Le prêtre était assis à une table, seul, dans le recoin le plus obscur. De l'autre côté, les portes vitrées étaient ouvertes sur l'espace piscine, mais seules quelques femmes paraissaient au soleil, lisant des livres de poche ou sirotant des cafés frappés. Francesco essaya de se représenter le sort misérable de ces épouses de golfeurs. Femmes de médecins, d'avocats, d'entrepreneurs. Leurs journées étaient rythmées par les enfants et leurs engagements bénévoles. Certaines, les plus courageuses, devaient travailler à mi-temps dans l'entreprise de leur mari. Le patron du golf, Luca, avait eu l'excellente idée d'enrichir la gamme de services proposés par l'association sportive. La piscine avait été sa première idée de génie. Le nombre de membres avait doublé quelques jours à peine après son ouverture, et le chiffre d'affaires du restaurant aussi. Deux ans après la piscine, il avait fait rénover un de ces vieux bâtiments inutilisés et avait créé un hôtel. À la vue des engins de chantier, Francesco se dit que Luca devait déjà être sur un autre projet. Il y avait des gens comme ça, pensa-t-il en faisant la moue, dont chaque nouvelle idée se transformait en argent. Il se consola en se

rappelant que *lui aussi* avait perdu sa femme. Luca se trouvait d'ailleurs dans la salle, le plus loin possible de la piscine. Assis sur le rebord de la cheminée monumentale qui décorait l'endroit et le chauffait en hiver, pour le plus grand bonheur des clients étrangers comme locaux, il accordait sa guitare. De temps à autre, un pincement cristallin vibrait dans l'air tiède. Il était entouré de volutes de fumée, plusieurs mégots se consumaient dans le cendrier posé à côté de lui. Il portait un polo vert, un short de bain jaune et des tongs fatiguées. Luca haussa un sourcil et son regard vitreux croisa celui du flic. Il hocha sa tête bouffie, la mine absente. L'inspecteur décida de l'ignorer. Il n'était pas là pour voir Luca, tout le monde en ville connaissait sa situation, et personne n'allait toucher un des personnages les plus importants de Crema pour quelques histoires de femme ou de cocaïne.

Il remarqua alors que Don Carlo lui adressait de grands gestes silencieux pour l'inviter à le rejoindre. Il devait croire que Francesco ne l'avait pas vu. Il secoua la tête, dépité. Il aurait aimé renvoyer l'image du détective infailible auquel rien ne pouvait échapper, mais le prêtre lui rappelait soudain qu'il devait passer au mieux pour un rêveur incapable de remarquer une soutane dans un restaurant vide. Au moment de s'asseoir, la serveuse apparut et se pencha vers lui, « que souhaitez-vous boire ? ».

« Un café », répondit-il à la va-vite, encore hésitant. En réalité, il aurait voulu boire quelque chose de froid, et surtout, des litres et des litres. Il n'avait demandé un café, minuscule et brûlant, que par habitude et pour se débarrasser du sourire éclatant de la femme. Ce n'était absolument pas une question de désir, non, il ne s'intéressait pas du tout à elle, mais c'était simplement que toute présence féminine trop proche de lui le

mettait mal à l'aise depuis Chiara. Il ne les laissait pas approcher. Surtout si elles semblaient en chaleur. Il aurait aimé disparaître du regard des femmes. Lui les avait faites disparaître du sien, en tout cas. Pourquoi donc s'obstinaient-elles ?

« Salerno, tu rêves ? », l'interrompit le prêtre.

« Pardon, Don Carlo, c'est la chaleur... ».

« C'est le démon », cligna de l'œil l'homme d'église, et ce même œil malicieux décocha une flèche en direction du bar. Francesco ne se retourna pas, craignant de retrouver dans ses futurs souvenirs immédiats les fesses rondes et fermes moulées dans la jupe noire. Courte, la jupe. Bien trop courte. Il ne tenait pas à y repenser involontairement au milieu de la nuit, quand les anti-dépresseurs auraient fini de distiller leur effet et qu'il se réveillerait avec un énième cauchemar amer et sec sur les lèvres. Il ne voulait pas ajouter une érection inutile à ses angoisses nocturnes.

« Il n'y a pas de mal à ça ! », s'exclama Don Carlo, presque réprobateur. « Dieu a dit, croissez et multipliez, et comment veux-tu que les enfants se multiplient si toi tu ne te maries pas un jour ? Et comment veux-tu te marier un jour si tu ne regardes pas les femmes qui te regardent ? Ce n'est pas le Diable qui dirige leurs yeux vers toi, c'est Dieu, mon fils ! ».

Il posa sa main épaisse sur l'avant-bras de Francesco et serra fort.

« Voyons, Don Carlo, je ne suis pas là pour ça... », répondit-il, gêné.

« Oui, tu as raison, alors ces jeunes, tu les as retrouvés ? »

« Quels jeunes ? », demanda l'inspecteur avec lassitude, comme s'il avait pensé l'affaire réglée depuis longtemps.

Don Carlo fronça les sourcils, les commissures de ses énormes lèvres rouges se dirigeant vers son menton, et arbora tous les attributs de la réprimande, allant même jusqu'à agiter un index au-dessus de la table, de droite à gauche et de gauche à droite.

« Je t'ai dit qu'il fallait les retrouver et les punir ! Ils ont offensé la Maison du Seigneur ! »

« Je ne les ai pas retrouvés », soupira Francesco. Il considéra le prêtre, les yeux dans les yeux. Il voulait bien être accusé de négligence, mais pas d'être un menteur. Il se demanda soudain comment faisait le prêtre. Malgré son tour de taille, proche de celui d'une bouée, sous son épaisse robe sacerdotale, il ne transpirait absolument pas. Sa peau, bien que grasse, était lisse et sèche comme du bois blanc. La boule chauve de son crâne luisait à peine. Lui-même se passa la main sur le front, histoire de coller en arrière les mèches de cheveux qui lui coulaient littéralement sur les sourcils.

Le petit nez rond du prêtre se releva, comme un groin délicat, et ses paupières se baissèrent. « Je suppose que tu avais plus important à faire, mais tu vois, maintenant ça s'aggrave... Considère l'événement comme une leçon, si ça t'arrange, mais sache que pour moi c'est bien pire qu'une leçon... Ce qui s'est passé hier, c'est un attentat ! ».

C'est alors que la serveuse revint. Elle se baissa légèrement pour disposer les deux cafés et une grande carafe d'eau, comme si elle avait deviné les pensées de Francesco. Sur le verre de la bouteille, les gouttes de condensation ressemblaient à un collier de perles.

« Merci », lui dit-il avec reconnaissance, évitant de s'attarder sur sa peau dorée et son parfum de rose fraîche. La bretelle de son débardeur baillait juste assez pour qu'on devine la naissance de sa poitrine. Il refusa de contempler cette ligne douce et mystérieuse et se retourna vers le prêtre. Elle les quitta à regret, lançant derrière son épaule un dernier regard.

« Elle est jolie cette Chinoise, vous formeriez un beau couple », déclara avec beaucoup d'aplomb Don Carlo, comme s'ils n'avaient jamais parlé d'autre chose. La main du policier se suspendit devant sa bouche béante. La tasse de café y tremblota.

« Elle n'est pas chinoise, elle s'appelle Mali, elle vient de Thaïlande... »

« Ah je vois que tu la connais ! », l'interrompit son interlocuteur. Il se frotta vigoureusement les mains. Francesco fut assailli par le souvenir de son père et blêmit. « Est-ce que tu peux aussi me donner le nom et le lieu de naissance de l'adorateur du démon qui a cloué un chat sur la porte de mon église ? ».

La tasse de café faillit lui échapper des mains. Francesco étouffa un juron.

« Allons, ils ont dû laisser des indices, il y avait certainement des empreintes ! Et puis d'abord il était à qui ce chat ? », le poussa Don Carlo, irrité par son silence et son malaise croissant.

Comment lui expliquer qu'on n'allait pas appeler la police scientifique de Milan pour un chat, même éventré ? Même la Questura de la province n'était pas au courant des faits. À vrai dire, personne au commissariat ne se souciait de cette histoire. Seul Francesco avait ouvert un dossier, et encore, uniquement par amitié pour Don Carlo.

« Salerno, il ne s'agit pas d'un animal écrasé par un chauffard ou empoisonné par un voisin pervers... Il s'agit d'un acte diabolique perpétré contre l'Église... Un défi lancé à Dieu par les serviteurs du Diable. Oui ! Oui ! Le Diable ! Il n'est jamais très loin de nous, tu sais », rappela-t-il au flic en agitant ses doigts boudinés et en versant un unique trait de café dans son gosier comme pour y noyer le mot qui venait d'en sortir. Le Diable.

Francesco l'imita avant de remplir leurs verres à ras-bord d'eau glacée. Il en but un sans attendre qu'il tiédisse et ses dents grincèrent. Il essaya de reprendre le contrôle de la conversation.

« Don Carlo, je m'en occupe personnellement, mais vous imaginez bien qu'il ne s'agit pas d'une affaire de nature à accaparer les ressources de la police d'État. Cependant, je vous assure que je vais faire le maximum pour retrouver la ou les personnes qui ont torturé à mort cet animal. Ce chat. »

« Un chat noir... », précisa sombrement le prêtre. Chat noir, sorcière, Satan. Francesco se rappela la scène. Il venait à peine d'arriver au commissariat. Le soleil était tout juste levé sur la vapeur incertaine de l'horizon et déjà la plaine suffoquait. Le message du prêtre était posé sur son bureau en évidence. Le temps de prévenir l'agent d'accueil ensommeillé, il se mettait en route pour l'Ombriano. Là, Don Carlo l'attendait à l'ombre des ormes, devant son église. Il n'avait touché à rien. Une tache noire souillait le parvis devant les portes. Sur le battant de gauche, qui était seulement entrouvert, il y avait le cadavre d'un chat cloué. Son corps malingre dessinait une croix. Sa poitrine était ouverte de la gorge au bas-ventre. Ses intestins pendaient. Des mouches se massaient déjà sur la plaie. Francesco plissa le nez, dégoûté. L'odeur évoquait celle du boucher et celle des poubelles

mélangées. Don Carlo lui avait expliqué, visiblement très animé, les joues rouges, avoir trouvé le sacrilège lors de l'ouverture des portes ce matin. Il se levait tôt et aimait rappeler à tout le monde que les portes de la Maison de Dieu étaient ouvertes à toute heure. Sauf quand il dormait, bien sûr. « Encore que », avait-il précisé, « si quelqu'un frappe en pleine nuit, je me lève et j'ouvre. Dieu nous appartient à tous ! Mais ça, ça, ça ! », avait-il continué à crier, incapable de se contrôler.

« Ça, il faut faire quelque chose ! C'est inadmissible ! »

Francesco avait promis de s'en occuper.

Il avait sorti de son coffre un appareil photo et pris différents clichés du chat avant de le décrocher et de le fourrer dans un sac poubelle apporté par le prêtre. C'est en retirant les clous avec une pince qu'il se rendit compte qu'on avait prélevé le cœur de l'animal. Les coupures étaient nettes, et l'organe vital manquait dans le trou noir de la découpe. Il eut la nausée mais parvint à réfréner l'envie de vomir qui cognait dans sa poitrine. Mais pourquoi tuer un animal, l'ouvrir en deux, lui voler son cœur et le clouer à la porte d'une église ? Ce monde était cinglé. Il espérait que cette folie estivale s'arrêterait là. Si c'était l'œuvre de jeunes satanistes en mal d'émotions fortes, ça devrait être le cas. Il espérait simplement que personne n'avait mangé ce cœur.

« C'est une chose sérieuse que de tuer, même un animal », lui rappela Don Carlo alors qu'il retournait à sa voiture en maintenant le sac alourdi du chat éventré le plus loin possible de son corps. « Celui qui tue », ajouta le prêtre, « œuvre contre Dieu. Celui ou ceux qui ont fait ça, ils recommenceront car ils n'ont aucune pitié pour la vie. Qu'importe que ce soit la vie d'une bête ou d'un homme, pour Dieu chaque vie est précieuse ! Et puis

on ne tue pas devant une église, Salerno, on ne cloue pas un corps mort aux portes du royaume de Dieu ! Il faut que tu t'en occupes, c'est grave ! ».

Il promet une nouvelle fois de s'en occuper.

Commander le livre [ici](#)

Achevé d'imprimer en Europe en février 2021
Pour les Éditions La Gauloise.

Dépôt légal 1er trimestre 2021
N° ISBN : 979-10-95453-61-1
ISSN : 2607-9666